

semble de la maison. De cet endroit on aperçoit la cour d'entrée, les grands avant-corps de logis qui sont destinés à loger les étrangers, les ailes séparées qui renferment les cellules des officiers de la maison, et enfin l'habitation du Révérend Père ou Supérieur-général. Quand au grand cloître des religieux, construit au pied de la montagne qui est vis-à-vis, on n'en aperçoit qu'une partie.

L'église dont la première construction remonte au XV<sup>e</sup> siècle, est dans de bonnes proportions. Cependant elle n'a rien de bien remarquable, ni dans son architecture, ni dans ses ornements, si toutefois, l'on excepte la boiserie d'un sanctuaire, qui est la seule chose qu'on y ait laissée lorsqu'en 1807 le maître-autel en marbre blanc et les stalles du chœur furent transportés à Grenoble, où on les voit encore. C'est aux libéralités de quelques personnes généreuses qu'elle doit son maître autel actuel avec ses accompagnements, les deux lampes argentées qui la décorent, la principale cloche du monastère et les nouvelles stalles.

La salle du chapitre général est un des principaux ornements de la Maison-mère. Les yeux se portent d'abord sur une statue de plâtre de St. Bruno, laquelle est de sept pieds de haut et domine le siège destiné au Supérieur-général pendant les séances des assemblées capitulaires. Les portraits des cinquante premiers généraux de l'ordre sont rangés autour du plafond. Enfin une assez belle collection de tableaux, copie intelligente et remarquable du cloître peint par l'immortel *Le Sueur*, copie retouchée dit-on par lui-même, forme la principale décoration de cette pièce digne d'attention. Ces tableaux, au nombre de vingt-deux représentent les circonstances les plus mémorables de la vie de St. Bruno, non d'après l'histoire, qui, dans sa nudité, a le défaut d'être souvent prosaïque, mais d'après la légende, dont la carrière, ordinairement poétique et merveilleuse convient mieux aux œuvres d'imagination.

La bibliothèque qui comprend bon nombre de volumes acquis ou donnés depuis la restauration du convent, est cependant bien loin de valoir l'ancienne, laquelle renfermait plus de cinquante manuscrits ou titres originaux aujourd'hui déplacés ou perdus et trois cents volumes environ du commencement de l'imprimerie.

Mais la partie la plus remarquable de toute la maison, c'est le grand cloître, qui forme un carré long éclairé par cent-trente fenêtres, et que la nature du terrain a forcé de construire sur un plan incliné. Il a 645 pieds de longueur sur 69

de largeur. La partie la plus ancienne, qui date de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et qui est dans le style gothique, attire surtout l'attention des connaisseurs. Les cellules sont au nombre de trente-cinq et toutes ont leur entrée sur le cloître. Ce sont comme autant de petites maisons séparées qui se composent de deux pièces éclairées par trois fenêtres et dans lesquelles on a ménagé un oratoire et un cabinet d'étude. Au milieu du cloître est placé le cimetière, de façon qu'en sortant de leur demeure pendant cette vie, les chartreux voient tous les jours la dernière demeure qui attend leurs dépouilles mortelles.

P. A. J. A.

(A continuer.)

## L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 31 Mai 1862.

Mercredi dernier, 28 du courant, les Élèves de l'Université-Laval et du Petit-Séminaire de Québec présentaient au Capitaine L. T. Suzor, l'adresse suivante accompagnée d'un présent, en-témoignage de leur reconnaissance.

L. T. Suzor, Ecuyer, Capitaine, Adj. Instructeur de mousqueterie B. C.

Monsieur,

C'est avec regret que nous voyons arriver le moment où bientôt nous allons nous séparer. Permettez auparavant aux Élèves de l'Université-Laval et du Petit-Séminaire de Québec de vous présenter leurs remerciements pour les services que vous leur avez rendus et par là, nous osons le dire, à notre pays.

L'entrain général excité par l'appréhension d'une guerre avec les Etats-Unis, nous a fait une espèce de devoir de nous initier aux exercices militaires; et vous êtes venu avec empressement au devant de nos désirs malgré les nombreuses obligations que vous vous étiez déjà imposées. Veuillez bien penser que nous savons reconnaître dans cet acte de générosité votre ardent désir de servir la patrie. Aussi votre dévouement de tous les jours fait-il le sujet de notre admiration et de celle de vos concitoyens!

Sous votre habile direction nous avons bientôt fait par plaisir ce que nous avions entrepris par devoir; et si le succès n'a pas toujours répondu à vos désirs, à vos efforts et à votre habileté, veuillez n'en accuser que la difficulté de l'art que vous nous enseignez et le peu de temps que nous avons pu y consacrer.

Recevez donc Monsieur, nos remerci-

ments les plus sincères. Nos souhaits pour votre bonheur, joints à ceux des nombreux volontaires pour lesquels vous vous dévouez si généreusement depuis bientôt un an, vous sont un gage assuré que vos services sont justement appréciés et qu'ils seront bientôt, nous l'espérons, plus dignement récompensés.

Mr. L. T. Suzor a répondu dans les termes suivants:

Messieurs les Elèves de L'Université-Laval et du Petit-Séminaire de Québec.

Veillez accepter pour les compliments flatteurs que vous voulez bien m'adresser mes remerciements les plus sincères.

Il n'y a encore que quelques mois, lorsque j'offris mes services au Messieurs du Séminaire en ma qualité d'instructeur militaire, j'étais loin de croire que je rencontrerais parmi vous autant de bienveillance et autant de dévouement pour la tâche difficile, que vous vous étiez imposée, et je dois le dire, Messieurs, le résultat a dépassé mon attente.

Le peu de temps que vous avez consacré aux exercices a été bien mis à profit par vous tous, et je ne crains pas de le dire les quelques instructions que vous avez reçues et dont vous avez si bien profité vous rendent des hommes bien précieux dans le cas où nos Institutions et notre Patrie seraient menacées.

Je termine en vous priant de croire que je suis bien sensible aux souhaits que vous me faites pour mon bonheur; et je saisis cette occasion pour vous remercier cordialement de toute l'attention que vous m'avez toujours portée, et croyez, Messieurs, que, dans l'avenir chaque fois que l'occasion s'en présentera vous pourrez toujours compter sur mon dévouement.

L. T. SUZOR, CAPT. ADJ.  
Ins. M. B. C.

“Eh bien! moi je suis pauvre et vous tend la main.  
(A. Guiraud.)”

Quoi! L'Abaille... pauvre! Et qui l'aurait seulement soupçonné? — Hélas! ce n'est que trop vrai; elle l'est tellement qu'elle se voit obligée d'avoir recours à ses bienveillants abonnés. Votre étonnement en la voyant ainsi frapper à votre porte, prouve bien que vous ne connaissiez pas son état précaire? Aussi que n'aurait-elle parlé plus tôt? Doutait-elle de vos bonnes intentions à son égard? Craignait-elle de dévoiler sa misère?

Certainement qu'elle n'a jamais mis en doute la générosité de ses souscripteurs, mais elle était peut être un peu honteuse.